

Cinéma



OLIVIER ROLLER

Le goût du public pour le documentaire vient-il de sa force poétique ?

C'est dans l'air, le documentaire nous plaît. Et s'il suscite souvent la controverse (celle du *Cauchemar de Darwin*, d'Herbert Sauper, pourrait être relancée par une nouvelle attaque de son contradicteur François Garçon dans une enquête à paraître le 2 octobre chez Flammarion), c'est justement qu'il nous intéresse. Même la télévision, qui en programme de moins en moins, dit qu'elle voudrait en relancer la production. Stéphane Breton est ethnologue et cinéaste, deux activités qu'il pratique dans le même mouvement. Chargé par le musée du Quai Branly, avec Arte et Les Films d'ici, de produire une nouvelle collection de films documentaires, il s'interroge sur les raisons de ce succès. Besoin d'ailleurs ? Appétit de réel ? Mais, après tout, c'est quoi, un documentaire ?

Télérama : Le cinéma documentaire suscite un regain d'intérêt. Qu'en pensez-vous ?

Stéphane Breton : Le documentaire ne date pas d'hier, mais il reflète plus que jamais l'esprit du temps, et mieux qu'aucune autre forme peut-être. La première attente qu'il satisfait est notre désir d'ubiquité. Nous vivons dans des sociétés de moins en moins fermées. On voyage à travers les classes sociales, les pays, les langues, les mœurs. Le documentaire répond à ce goût d'être ailleurs, cette curiosité morale. Puis, dans ce monde ouvert et livré à la connaissance, nous voulons aller de plus en plus près des choses. Le besoin se fait sentir d'une sorte d'intimité avec ce que nous voyons. Se rapprocher des gestes, des mots, de ce qui échappe aux gens, du temps qu'il fait dehors, de la lumière,

voilà ce qu'il nous faut. Cette attention aux détails insignifiants est assez récente dans les formes artistiques. Ensuite, je crois que nous sommes lassés des récits clos qui se dévident, toujours les mêmes, épuisants d'efficacité. Or, le documentaire a rompu avec la narration dramatique. Le sens doit être ouvert, livré à l'accident. L'épopée exigeait des accomplissements, le drame un dénouement, mais le documentaire connaît la durée. C'est pourquoi une grande partie du sens est à la charge du spectateur. On ne vous prend pas par la main et il se trouve beaucoup de trous dans lesquels l'imagination peut se loger. Enfin, le documentaire est le cinéma de l'expérience subjective : la position de celui qui filme, présent devant la scène, à l'unisson du monde. Tout cela nous convient aujourd'hui.

Télérama : Est-ce aussi parce que notre univers de plus en plus virtuel stimulerait l'appétit du réel ?

Stéphane Breton : Qu'est-ce que cela veut dire : « C'est réel » ? Je traduirais par : « C'est plus fort que moi. » Le réel est ce qui existe en dehors de ma maîtrise. C'est la violence de l'imprévu. Nous sommes rendus fragiles, nous ne savons ni ce qui se passe ni qu'en penser – c'est vrai pour le spectateur comme pour le réalisateur, qui décide où placer sa caméra, à quelle distance s'approcher. Dans la fiction en revanche, le réel n'existe que par des artifices. Prenons les westerns de Sergio Leone. Des types attendent le train pour le braquer. Les mouches font un bruit obsédant, en très gros plan, ce sont des visages mal rasés et de la sueur qui perle au front, on entend les gouttes qui tombent →

Stéphane Breton

Ethnologue, maître de conférences à l'EHESS, il est réalisateur de films documentaires : *Eux et moi* et

Le Ciel dans un jardin (Arte Vidéo), tournés chez les Wodani en Papouasie-Nouvelle-Guinée, où il a passé plusieurs années, *Un été silencieux* (diffusé sur Arte) après un long séjour au Kirghizistan. Il a également publié *Télévision* (éd. Grasset, 2005), une analyse du discours télévisuel. Il est le commissaire général de l'exposition « Qu'est-ce qu'un corps ? », au musée du Quai Branly (jusqu'au 25 novembre 2007).

→ de la citerne. Comment se fait-il que, subitement, il se passe quelque chose d'entêtant dans une scène qui doit nous faire sentir qu'il ne se passe rien ? C'est ce que j'appelle la durée, le réel, dont la jouissance est infinie. Le documentaire, lui, s'attache à la poésie des choses ténues sans recourir aux effets de réel. Il est en quête du merveilleux qui s'offre derrière la plate banalité, comme Baudelaire le cherchait. Je parle là du documentaire que j'aime : Van der Keuken, Sokourov, Dvortsevoï, Pedro Costa, Wang Bing, Claire Simon, Alain Cavalier. Ceux-là savent faire tinter la pure durée des choses, la durée du regard sur les choses. La question du réalisme tracasse le XX^e siècle. Dans les années 1950-1960, le pop art, qui jouait à prélever des fragments de réel saturés de signification pour les détourner (affiches, marchandises, images), a établi avec le réel une relation fondée sur l'ironie, qui a déteint sur la conception contemporaine de l'art. Le documentaire, curieusement, n'est jamais tombé dans le travers de la dérision.

Télérama : Pourquoi ?

Stéphane Breton : Peut-être en est-il encore aux âges héroïques où l'on n'est pas lassé de marcher ni d'aimer. Il est davantage à la recherche de la poésie et du lyrisme que de la distance ou de la dénonciation. On ne méprise pas le monde : c'est le seul que l'on a et il mérite qu'on s'en approche. Pour cette raison, le réalisme du documentaire est souvent pessimiste, résigné à accepter ce qu'il a sous les yeux, à commencer par la pluie. Mais, dans ce désespoir, il fait jaillir une étincelle née de la contemplation, c'est la jubilation d'une épiphanie : une feuille soulevée par le vent, le geste d'un homme qui mange. Le documentaire prend au sérieux ce qu'il voit. C'est pour moi le signe de sa bonne santé.

Télérama : Quel lien faites-vous entre le documentaire et l'ethnologie ?

Stéphane Breton : Les deux sont affaire de regard, de croisement de regards. L'ethnologue n'est pas quelqu'un qui se dissout entièrement dans la société qu'il visite ; il arrive équipé de sa langue, de ses catégories de pensée, de ses habitudes de vie. Il navigue entre deux mondes et voit toujours ce qu'il ne connaît pas du point de vue fourni par ce qu'il connaît. L'ethnologie est un instrument d'optique qui ne nous permet pas seulement de voir des choses éloignées mais aussi le regard avec lequel on les regarde. Tout comme le documentaire, l'ethnologie est comparative : elle ne consiste pas à regarder, mais à échanger des regards.

 **Sur le web**
Prolongez le débat
sur les forums
de www.telerama.fr

Télérama : L'ethnologie est née avec la colonisation. Cela pèse-t-il encore sur son regard ?

Stéphane Breton : L'ethnologie au sens scolaire, oui, mais elle commence pour moi avec les grands voyageurs. Xénophon parlant du pays des Cardouques, plus tard Montaigne visitant l'Italie et Tocqueville l'Amérique, tout cela n'a rien à voir avec la prétendue supériorité de l'observateur sur l'observé. Au fond, l'origine de l'ethnologie, c'est le déplacement des références. Elle vient du sentiment d'étrangeté qu'éprouve le voyageur face à ce qu'il ne comprend pas. *Un barbare en Asie*, un beau livre d'Henri Michaux, manifeste une acuité de regard qui le classe parmi les grandes œuvres anthropologiques.

Télérama : De vos terrains d'ethnologue, vous avez rapporté des documentaires, non des films ethnographiques. Quelle différence faites-vous ?

Stéphane Breton : Encore une histoire de regard. Le film ethnographique décrit, enregistre, constitue une archive ; le documentaire – le terme est effroyablement inapproprié – ne documente rien du tout : il reconstruit un monde, fabrique un espace-temps. Paul Klee dit : « *La peinture ne montre pas le visible, elle le rend visible.* » Le documentaire, c'est exactement cela : il ne pointe pas ce qui existerait indépendamment du regard, mais, en révélant sa durée propre, il rend visible la chose et la relation que le regard entretient avec elle.

Contrairement à la fiction, le documentaire a choisi l'imprévu de la réalité et d'y toucher assez peu. Mais il n'a rien à voir pour autant avec le document, car il aime la fragilité des choses, le presque-rien, l'insignifiant, l'inconclusif. Les choses n'existent pas pour se donner en spectacle. Reste donc une part d'opacité. Le documentaire se dépêche dans un monde fragmenté dont il n'essaie pas même de recoller les morceaux (voilà pourquoi les films de Robert Bresson le nourrissent), il en manquera d'ailleurs toujours quelques-uns pour que l'affaire soit conclue. La jouissance qu'il procure vient du fait qu'on ne sait guère de quoi il est question, mais que ça ne nous empêche pas d'ouvrir les yeux.

Télérama : Avec le musée du Quai Branly, Arte et Les Films d'ici, vous commencez la production d'une collection...

Stéphane Breton : Il s'agira de films de voyageurs. Nous avons repris pour la collection le titre d'un livre de Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, qui était déjà un détournement du titre des manuels de bonnes manières. Nous le lui empruntons avec le même double sens que lui. « L'usage du monde », cela signifie : sortons de chez nous et demandons-nous comment nous comporter dans le monde qui nous entoure ? C'est la première question que se pose l'ethnologue en arrivant quelque part : « Comment dit-on bonjour ? » Au fond, la politesse, l'art d'avoir commerce avec quelqu'un, est une grande question ethnologique. C'est ainsi que l'on rejoint le documentaire, singulier mélange d'éthique et d'esthétique ●

Propos recueillis par Catherine Portevin

“Une feuille soulevée par le vent,
le geste d'un homme qui mange (...)
Le documentaire n'est pas tombé
dans le travers de la dérision (...).
Il est plus à la recherche du lyrisme que
de la distance.” **Stéphane Breton**